

Un psychologue, à qui l'on avait demandé la supervision d'une équipe de soin, proposa que les réunions auxquelles il assisterait se passent comme s'il n'était pas là. Un peu surpris, les membres de l'équipe acceptèrent. Mais à la troisième séance, certains s'impatientèrent. « À quoi bon payer un psy, s'il reste là, assis, sans rien dire ? » Sur ce, le psychologue prit la parole et expliqua que ce retrait lui avait été nécessaire pour faire des observations très intéressantes. Il avait, en effet, relevé tous les moments où le groupe avait ri. Et il exposa son hypothèse. À part quelques exceptions, ces moments sont le plus souvent révélateurs d'une tension : soit qu'on y parle d'enjeux de pouvoir (liés à des personnes), soit qu'on y parle de sexe, d'argent, de mort, soit encore qu'il y ait un silence à meubler au plus vite, etc. Une façon de s'en sortir, pour échapper au malaise qui guette, c'est de tourner le sujet qui fâche en ridicule : il n'est plus qu'une bonne blague. Le rire libère... et on peut passer à autre chose. Il énuméra donc tous les thèmes qui furent l'occasion d'un tel rire, et en fit l'objet de leur travail.

« Le rire libère », écrivons-nous. Mais on peut s'interroger. S'agissait-il vraiment, dans les cas relevés par le superviseur, d'un rire libérateur ? Ne faut-il pas y voir plutôt – si du moins on veut être précis – une fuite, un évitement ? Un tel rire, parce qu'il dispense d'une confrontation avec ce qui dérange, n'est en aucune façon une vraie libération ; il est, dans le meilleur des cas, une libération avortée, qui ne fait que reporter le problème à plus tard. L'humour peut donc être (inconsciemment) instrumentalisé : il sert à se protéger. Il est également détourner de sa fonction lorsqu'il devient violence : on parlera alors, dans ce contexte, d'ironie et parfois de cynisme. On songe au raciste qui rit des étrangers ou à l'antisémite qui se moque des juifs, ou à tous ceux qui rient des « gros », des « handicapés », des « blondes », etc. La blague peut être en soi vraiment drôle, il n'empêche, elle ne l'est plus quand elle vise à blesser. Dans le monde de la santé, qui est le reflet de la société, rire aux dépens d'une personne – collègue, supérieur, patient, ou autre – n'est pas rare. Par exemple, cet anesthésiste qui intube une patiente endormie, et dit au personnel présent : « Ça y est, c'est enfoncé jusqu'au bout ! » tandis que pour faire rire, il fait mine de le vérifier en glissant un doigt dans l'entrejambe de la femme. Ici, on en conviendra aisément, l'enjeu n'est probablement pas de se moquer de la patiente elle-même. Mais l'anesthésiste commet l'inacceptable, et cela suffit pour y voir une forme de viol(ence)... qui ne fait pas rire du tout certains témoins de la scène.

À la question classique qui consiste à savoir si l'on peut rire de tout, il faut oser soutenir que la réponse est résolument positive. Mais avec ce qui précède, on aura compris qu'une précision s'impose. Lorsque le rire reste une fin en soi – on rit juste pour rire –, tout prétexte est le bienvenu. Mais lorsque le rire sert une autre fin que lui-même, qui se révèle critiquable – on veut humilier, on veut se faire bien voir, on veut du pouvoir, on veut prouver qu'on a de l'esprit, on veut fuir un problème, etc. –, c'est le malaise qui l'emporte. Tout le problème des caricatures du prophète Mahomet est là. Au nom du droit à la liberté d'expression, on ne saurait accepter qu'on limite les sujets dont on pourrait rire. C'est évident. Mais en l'espèce, ce qui met mal à l'aise, c'est que ce droit est manifestement instrumentalisé, et du même coup, sali. Le but n'est plus de rire, mais de provoquer, de revendiquer, de montrer qui a le dernier mot, ou de vendre un journal. Et cela gâche tout.

L'humour, c'est-à-dire ce rire qui est recherché juste pour le plaisir de rire – et rien d'autre –, est donc, par définition, une manière de faire lien, de partager un moment de complicité avec l'autre. Cela implique un principe et une attention. Le principe tout d'abord : contrairement à l'ironie qui se moque exclusivement d'autrui, l'humour implique une part d'autodérision. Il n'y a rien de plus savoureux qu'un juif qui raconte des histoires sur les juifs. Si on élargit ce principe, ce dont tous rient doit (potentiellement) concerner tout le monde de la même manière, y compris celui qui raconte la blague. L'attention ensuite : l'humour tente de rejoindre l'autre là où il est susceptible de rire de bon cœur. On sera donc prévenant, en étant attentif à la culture – le rire s'appuie sur un imaginaire collectif –, à l'histoire de l'auditeur, à ses blessures, à ses états d'âme, si du moins on peut en avoir connaissance. Dans le cadre de la relation de soin, c'est un truisme que de rappeler qu'un patient ne sera pas toujours disposé à rire de tout, en tout temps.

Faut-il déduire de ce qui précède que l'humour ne peut être utilisé, par exemple à des fins thérapeutiques ? Ce que nous avons dénoncé, ce sont les mauvais usages de l'humour, ceux qui le dénaturent en un faisant une arme de guerre. Par contre, on aurait tort de se priver de ses vertus. Outre le fait que l'humour crée du lien, il a encore pour qualité de remettre en mouvement le psychisme. Car la bonne blague tout comme le mot d'esprit ou le jeu de mots sont l'art de retourner d'une façon inattendue une situation, un sens annoncé. Le prévisible est pris de court, du nouveau surgit. L'esprit qui était englué dans une histoire au déroulement apparemment inéluctable s'en extrait, prend de la hauteur, se donne un peu d'air et du haut de son rire, se découvre parfois de nouvelles marges de manœuvre. Et lorsqu'il est trop tard pour échapper à son destin ? Freud rapporte l'histoire de ce condamné à mort conduit à l'échafaud un lundi matin. Ses dernières paroles furent : « Voilà une semaine qui commence bien ! ». Avec ce mot d'esprit, il a réaffirmé une dernière fois qu'il était davantage que ce qui lui arrivait... puisqu'il pouvait en rire.

Jean-Michel Longneaux